

# Stine Pilgaard

## Le pays des phrases courtes

*Traduit du danois par Catherine Renaud*

*Roman*





*Pour petit V.*

Merci à la Vestjyllands Højskole, à tous ses élèves, enseignants et leurs conjoints ou pièces rapportées.

Merci à Else Mathiassen pour l'inspiration aussi bien dans la fiction que dans la réalité.

Merci à Niels Bjerg, Kirstine Kyhl Andersen, Ingeborg et Ida d'avoir partagé leurs journées avec nous. Merci à Maj-Britt Christensen pour son indulgence la plus affectueuse. Merci à Tom Jensen, le chef de chœur le plus sympathique, le plus patient et au caractère le plus trempé du Jutland de l'Ouest.

Merci à Anders Agger pour les meilleurs moments télévisuels.

Merci à Kristina Bundesen de m'avoir trouvée dans le vent. Merci à Daniel pour dix années folles.

Merci à Louise Marie Kønigsfeldt, mon amie, ma *cheerleader* et mon arme fidèle dans le processus d'écriture le plus long du monde.

Merci à Asger Schnack pour ses encouragements et ses lectures.

Merci au Statens Kunstfond et à la loge d'Odd Fellow.



## NOTE DE LA TRADUCTRICE

Pour comprendre le contexte de ce roman, il faut savoir ce que sont les *højskoler* au Danemark.

Ces écoles, fondées selon la doctrine de Nikolai Frederik Severin Grundtvig (XIX<sup>e</sup> siècle), permettent à quiconque (à l'origine, aux paysans pauvres et peu éduqués) d'accéder, en dehors du système éducatif officiel, à quantité de formations, assorties d'une totale liberté pédagogique et dénuées d'examens.

Les chants, qu'on continue de composer, ont depuis toujours occupé une place prépondérante dans les *højskoler*. Rassemblés dans un livret, le *højskolesangbog*, ils sont repris en chœur à de nombreuses occasions et créent une sorte de fraternité propre à la culture danoise (ils ont ainsi été chantés lors de l'occupation allemande pendant la Seconde Guerre mondiale en signe de résistance, ou encore diffusés à la radio pour que chacun y joigne sa voix lors des restrictions liées à la pandémie de Covid-19).



*En mémoire de  
Maja Trappaud Ahlgren Westman*

Les yeux fermés

Comme si  
Aucun courant ne pouvait me noyer  
Aucun chagrin ne pouvait m'étouffer  
Entièrement –  
Comme si  
L'amour arrivait à moi  
À travers les mers,  
Parce qu'une corde douce se balance toujours  
En moi –

Gustaf Munch-Petersen, *Det underste land /*  
*« Le pays le plus bas », 1933*





Nous sommes encore nouveaux dans cette campagne et nous avançons un peu désemparés avec notre poussette, comme deux vagabonds tourmentés. Nous regardons les éoliennes, elles se détachent sur le ciel, tels des visiteurs du futur venus d'autres planètes. Elles s'élèvent, ces joyeuses mauvaises herbes autour de notre maison, et les rares fois où elles sont à l'arrêt, le globe semble retenir son souffle une petite seconde, comme stupéfait de l'absence de vent. Nous parcourons un nouveau monde, dans notre nouvelle vie, avec notre nouvel enfant. La nature est plate devant nous, et le coucher de soleil au-dessus de la mer du Nord nous contemple de son œil rouge. Les cerfs regardent calmement les phares des voitures, les animaux morts reposent sur les routes entre les lignes. Les paysans nous saluent en touchant leur casquette du doigt, et je comprends que c'est ainsi qu'on fait ici. Saluant, souriant, poussant, j'avance entre les maïs et les pommes de terre, le seigle et le blé, et je fais semblant d'aimer les chiens des gens que je croise. Quel âge a-t-il? je demande, quelle race? un labrador, oui, on peut compter sur eux. J'apprécie le dialecte des Jutlandais de l'Ouest, leur grammaire désarticulée,

le fjord qui miroite comme des éclats de verre au soleil. Les convois d'éoliennes oscillent sur les routes, une aile frôle les voitures venant d'en face, la circulation serpente dans le paysage, salue, remercie et repart. *À Velling on en veut*, annonce le panneau à l'entrée du village, mais ce qu'on veut n'est pas clairement exprimé. Nous venons à peine d'arriver et la réalité nous entoure comme un brouillard.

LA NATURE PLUS LE PRÉSENT



La directrice frappe trois petits coups successifs et ouvre elle-même la porte. C'est comme ça qu'on fait par ici, dit-elle, comme j'ai l'air surprise. Personne n'est sexuellement actif à Velling? je demande, personne ne regarde du porno ou ne se masturbe? c'est impossible de se rhabiller en deux temps trois mouvements. Les gens s'arrangent, répond la directrice en sortant deux tasses du placard. Elle a acheté un paquet de thé noir et une petite passoire, car elle n'aime pas trop mon Pickwick. C'est le thé des buveurs de café, explique-t-elle, juste avant le Medova et personne n'a envie d'en arriver là. Elle vient de passer à la *højskole* mettre des fleurs dans les chambres des élèves qui vont arriver de tout le pays dans des cars bleus. Fini la tranquillité, je déclare, et mon congé maternité touche à sa fin. La directrice fait tourner lentement sa tasse entre ses mains, tandis que mon fils se cache sous sa robe rouge comme si c'était une tente. À son âge, il va falloir lui donner un prénom, dit-elle en regardant entre ses pieds. Elle ajoute que les gens commencent à jaser. Elle a des contacts à la commune et elle sait que nous avons déjà reçu trois amendes. On croirait entendre un parrain de la mafia, je rétorque. La

directrice soulève notre fils et il attrape la fleur en plastique sur sa barrette. Es-tu un petit Nikolai ? elle demande. Mon fils bave, indifférent. Un prénom, c'est une grande responsabilité, je déclare. Une suite de lettres que les maîtres d'école crieront tous les jours en faisant l'appel. Un prénom que notre fils prononcera chaque fois qu'il rencontrera quelqu'un. Sur les aires de jeux, dans les discothèques, lors d'entretiens d'embauche. De ce prénom que nous allons choisir, il signera des documents. Ce prénom apparaîtra au coin des dessins que nous afficherons sur le réfrigérateur. Il sera gravé sur les horribles poteries que nous aurons en cadeaux de Noël, et terminera ses jours sur une pierre tombale. Entre-temps, il figurera dans les dossiers médicaux, les épreuves d'examens, les contrats de location, les certificats de prêt, les cartes de Noël, les fichiers de police ou Wikipédia. En fin de compte, vous n'imaginez pas où votre prénom finira, j'ajoute. La directrice suggère Severin. Je le rejette aussitôt, car mon premier critère est celui de la rime. Pour sa confirmation, ses anniversaires marquants, c'est maintenant qu'on a la possibilité de se faciliter la tâche pour toutes les chansons que l'on devra composer. Elle lance, Frederik, pathétique. Mais le nombre de syllabes n'y est pas, j'objecte. Nous cherchons un prénom à deux syllabes, se terminant par une voyelle, voilà où on en est. Il va falloir sortir de votre bulle, lance la directrice. Depuis un an que nous sommes à Velling, je n'ai fait que vomir, accoucher et allaiter. Mon fils me sourit comme s'il n'était concerné par aucune de ces trois activités. La directrice déclare : il lui faut un prénom, et il te faut un travail. Il s'agit de s'intégrer, je sais par expérience que les enseignants de la *højskole* ne restent que si leurs époux arrivent à prendre leurs marques. Nous ne sommes pas mariés, je dis. Vous devriez y songer, ajoute-t-elle en désignant

mon fils tel un argument imparable. Elle ressent la peur des provinciaux de voir les nouvelles familles se volatiliser alors que la communauté locale est en plein essor. À ses heures perdues, elle tente de trouver des partenaires aux gens pour qu'ils ne partent pas. Elle avait elle-même été engagée comme prof de danse pour un cours d'été de la *højskole* et n'aurait dû rester que quatre semaines. C'était il y a trente ans, et beaucoup sont dans le même cas : cet endroit a quelque chose d'attirant, rendant inconcevable toute idée de le quitter. Ce sont les enseignants et leurs conjoints – ou pièces rapportées comme elle aime à les appeler – qui font l'histoire de l'école, elle affirme. Tous occupent avec leurs familles des logements de fonction qui s'organisent autour du grand bâtiment de briques rouges, comme si c'était une église, centre naturel d'une communauté religieuse hystérique. C'est vous tous, la *højskole*, conclut la directrice en me pointant du doigt. Sa voix monte et descend, peint des tableaux et fait de la publicité. Sur la route de Højmark, il y a une boutique à la ferme où tout est cent pour cent bio. Il suffit de se servir et de laisser l'argent sur le comptoir. Le village regorge d'entrepreneurs et d'idéalistes, et les végétariens sont si nombreux qu'on pourrait nourrir les cochons avec. Tout ne tourne pas autour des fermes de visons et de la sacro-sainte Mission intérieure par ici. Les paysans parlent d'autre chose que de cultures, les pêcheurs d'autre chose que de poissons. De quoi es-tu capable? demande la directrice en ôtant ses lunettes. Ses yeux sont des turquoises étincelantes et la lampe au-dessus de la table oscille dans son iris gauche. Je suis une sorte d'oracle, je dis, mais rares sont ceux qui le savent. Oracle, marmonne la directrice, avec l'air de quelqu'un qui résout un problème compliqué de politique extérieure. Je me rends bien compte que c'est elle qui

a le village en main, voire tout le pays. Elle tire doucement les ficelles, parfois un peu plus fort s'il le faut, elle déplace quelques dunes en un tournemain pour que tout le monde ait vue sur la mer. Nous avons besoin de forces vives, reprend la directrice qui m'offre un emploi qui n'existe pas et pour lequel je n'ai pas postulé. Elle organise tout pour moi, me dévisageant avec insistance tout en passant deux rapides coups de fil à voix basse. C'était le journal, dit-elle. Une rubrique destinée à toutes les tranches d'âge, une « Boîte aux lettres » leur serait bien utile. Je remets mon fils dans son parc. Beaucoup se marient en même temps qu'ils célèbrent un baptême, ça fait d'une pierre deux coups, insiste la directrice. Il ne sera pas baptisé, je réplique. Elle hoche légèrement la tête et décide d'y revenir plus tard. Elle range le thé et la passoire dans le tiroir du haut, pour la prochaine fois. Merci, je dis en faisant rouler une balle jaune vers mon fils. *À Velling on en veut*, elle affirme. On en veut, je confirme.